

La confiance

Mots-clés : Journaliste-Designer, "Visual First", "Mobile Only", Blockchain, Consensus Distribue, Certification des Transactions

Deux temps ont rythmé cette séance :

- 1) Un point de veille d'Eric Scherer reprenant succinctement le dernier cahier de tendances médias de France Télévision (hiver 2015-2016) consacré au journaliste designer
- (2) Une présentation de la « blockchain », à la fois buzz word et nouvelle technologie peut-être encore plus disruptive que l'Internet que nous connaissons, et dont les enjeux sont autant technologiques et sociétaux et dépassent de loin le sujet des monnaies électroniques.

« Il nous faut des journalistes designers »

Eric Scherer

Le monde est aujourd'hui de plus en plus technologique, complexe, changeant, chaotique, et la société est devenue de fait de plus en plus défiante vis-à-vis des corps intermédiaires (dont les journalistes).

Pour comprendre le monde qui vient,

- 1) Le futur de l'information va passer par :
 - des collectifs d'experts réunis autour d'événements,
 - des nouveaux formats narratifs, visuels,
 - le design de services et pas seulement de contenus (le mot "service" est essentiel).
- 2) les journalistes doivent accepter de changer radicalement pour continuer à avoir un impact :
 - accepter des modifications profondes de leur manière de raconter,
 - accepter des modifications profondes des manières de faire comprendre le monde,
 - utiliser bien plus les outils numériques et les nouvelles technologies,
 - accepter de repenser la manière dont ils conçoivent leur rôle,
 - partager leur mission, collaborer dans des process qui font leur preuve dans le monde des start-ups (se mettre notamment en "mode projet").
- 3) pour réussir, une rédaction doit :
 - mettre au centre les nouvelles technologies et les données,
 - avoir un ADN social,
 - être à l'aise avec le temps réel,
 - être à l'aise avec les mobiles
 - être à l'aise avec les nouvelles plateformes de distribution qui sont en train de remodeler le journalisme,
 - ne pas craindre la personnalisation accrue des contenus.

- 4) il est désormais indispensable d'abandonner les postures accablées des journalistes, en général, d'abandonner une certaine culture de l'impuissance et de la négativité, pour essayer de faire remonter aussi les lieux et les élans de résistance et d'enthousiasme, bien présents, notamment dans la jeunesse, et hélas trop souvent à l'insu du plus grand nombre.

Le rôle du journaliste est de mieux éclairer les citoyens, voire de les inspirer. C'est aussi son travail de faire en sorte d'avoir plus d'audience, ce qui suppose en particulier de viser les jeunes, qui se sont détournés de l'information traditionnelle, et donc d'employer des jeunes, y compris aux responsabilités, avec un management qui porte et partage une vraie vision, indispensable, d'innovation.

A ce titre Al Jazeera plus (AJ+ <http://ajplus.net/english/>) est extrêmement intéressant. Cette spin off de Al Jazeera¹ n'a pas de support papier et se sert uniquement des plateformes de distribution qui sont facebook d'abord, puis twitter, et une application mobile qu'ils délaissent pour l'instant, facebook étant clairement la priorité. *"AJ+ - Experience. Engage. Empower" / « AJ+ is a fresh experience. It's here to inform and engage you around issues that matter. It's a community, for you, a generation connected to the real world. »*

Cette offre de média numérique AJ+ propose de nouveaux types de modules d'information (créés par eux), très courts, performants, extrêmement pertinents sur l'actualité. Ils visent les jeunes les "millennials", connectés et globaux, mondiaux, les jeunes américains éduqués qui ont un intérêt pour les sujets de dimension mondiale.

Les jeunes aujourd'hui n'ont pas la conscience civique de la responsabilité d'être informés. Si nous, adultes européens, nous ne savons pas ce qu'il se passe dans l'actualité, nous nous estimons "handicapés", bien sûr, mais aussi et surtout "mauvais citoyen".

Pour les "Millennials", si cela n'apparaît pas dans le newsfeed de facebook, c'est que ce n'est pas important. D'où l'importance de réussir à faire apparaître les informations "importantes" là où ils sont en train de vivre, ce qui suppose de créer des nouvelles formes et des nouveaux modules d'information.

Le nouveau journaliste doit donc être aussi :

- **un scénariste de l'information et un designer narratif de la réalité du monde,**
- **un producteur d'impact (voir nouvelle école),**
- **(et de plus en plus) un chef de projets.**

Comment expliquer la crise du journalisme alors qu'il n'y jamais eu autant de demande pour de bons «storytellers», et de quête de sens ? Sommes-nous lâchés par le public, pourtant avide d'informations, ou est-ce que c'est nous, journalistes, qui l'avons abandonné ?

Le nouvel engagement civique du journaliste doit surmonter une trop fréquente culture conservatrice, négative, des rédactions qui freine un nouveau type de journalisme, un journalisme à 360°, avec 3 fiches de postes, nouvelles :

1) Le journalisme visuel, très immersif, très expérientiel, en mode "visual first" et "mobile only", où les histoires se structurent désormais autour de l'image, où l'expérience, donc le contexte, domine le paysage, où les applis visuelles de messagerie et la datavisualisation sont en train de prendre une place énorme, en attendant la nouvelle vague de la réalité virtuelle.

2) Le journalisme prospectif, parfois appelé le journalisme constructif, un journalisme résolument tourné vers l'avenir, au profit d'une société embarquée dans une mutation complexe, que certains qualifient de métamorphose. Parce qu'il est temps de se projeter davantage et d'anticiper sur l'avenir. Le monde de demain est déjà là et notre perception est celle d'aujourd'hui.

3) Le journalisme en mode projet, où le rédacteur en chef est remplacé par un designer en chef, en charge *d'orchestrer et de coordonner différents métiers, en interne et avec l'externe, et d'adopter aussi une stratégie « audience first ».*

¹ Al Jazeera a annoncé en janvier la fermeture de ses opérations aux US en télévision classique pour tout mettre sur le numérique, et sur Al Jazeera Plus.

La blockchain, nouveau buzz word mais vraie révolution technologique

Christian Fauré

Au-delà du buzz word (qui ne veut pas sa blockchain aujourd'hui ?), la blockchain est un sujet technologique majeur, compliqué et complexe qui, de plus, n'est pas immédiatement visible puisqu'il engage des éléments d'infrastructure, que l'on ne voit donc pas forcément. C'est aussi un sujet sociétal, qui est peut-être en mesure d'être encore plus disruptif que l'Internet que nous connaissons aujourd'hui.

La blockchain, c'est en fait l'infrastructure qu'il y a derrière la monnaie électronique « bitcoin » - qui n'est qu'une application parmi toutes les applications rendues possibles par la blockchain. Cette infrastructure est à comparer, de fait, à l'émergence d'Internet dans les années 90. On sent d'ailleurs aujourd'hui la même effervescence et la même excitation qu'à cette époque, ambiance caractéristique de ces moments de « protention », donc d'attente, où tout le monde projette un avenir, possible, à travers cette nouvelle technologie. Ce moment ne dure pas, et cette situation, assez paradoxale, qui voit des acteurs économiques qui s'opposent frontalement converger pourtant tous d'une seule voix sur une même vision de la blockchain, est clairement appelée à évoluer. Des distinctions vont nécessairement finir par se faire.

Pour Salim Ismail, global ambassador de la Singularity University², « the blockchain is the most disruptive technology I have ever seen »

La blockchain est une infrastructure numérique de jeux d'écritures :

- des jeux d'écritures numériques (des écritures avec les machines)
- des jeux d'écritures pour les machines (des écritures algorithmiques, du « code »)
- des jeux d'écritures de « transfert », devenues automatisables (une double-écriture (dépense = recette) qui permet de tenir des livres de compte, et un mécanisme de certification pour garantir les transactions, donc le transfert de propriété – d'un bien, d'une action, d'un droit, d'une marchandise, d'une monnaie, etc.).

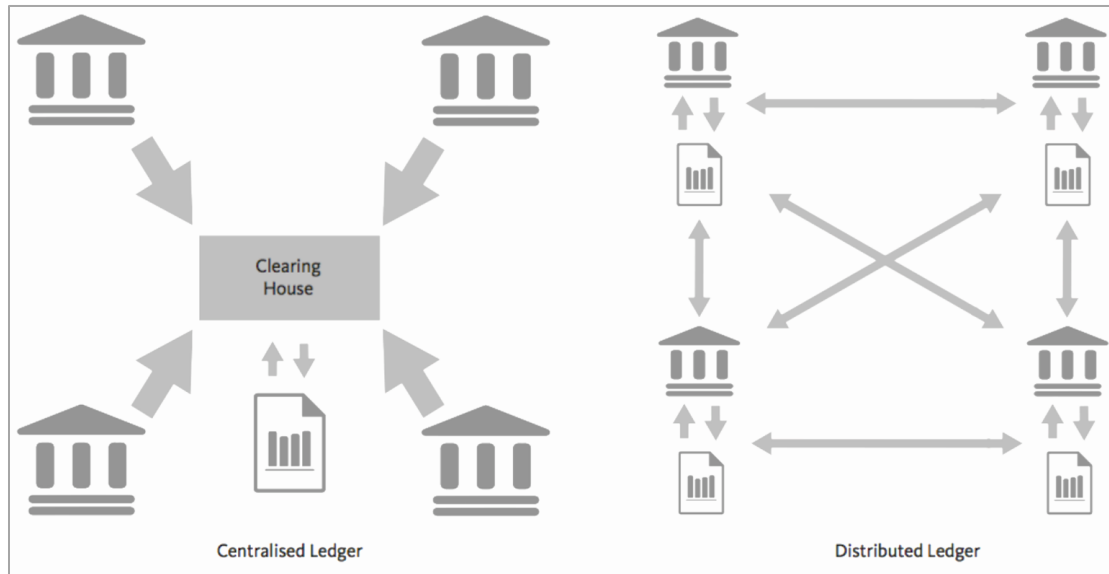
C'est ce principe de « double écriture » en comptabilité qui a permis l'essor des banques, et donc, dans la foulée, du capitalisme. Ce mécanisme est essentiel pour tenir des livres de compte, des livres de registre, des livres de commerce...

Jusqu'à aujourd'hui, c'est une institution, typiquement une banque, qui procède aux écritures et les certifie en engageant sa crédibilité : c'est bien la crédibilité de la banque en tant qu'institution (institution elle-même auditée) qui assure la confiance dans le jeu d'écritures.

En 2008, un individu ou un collectif se faisant appeler Satoshi Naamoto publie le principe du bitcoin, « *Un système de monnaie électronique entièrement en pair-à-pair permettrait d'effectuer des paiements en ligne directement d'un tiers à un autre sans passer par une institution financière* ». Est-ce qu'on pourrait, en utilisant des systèmes cryptographiques, et des technologies distribuées (comme les technologies qui mettent en œuvre le fameux protocole Peer to Peer), une architecture où tous les nœuds du réseau sont à la fois client et serveur, nœud central et utilisateur³) avoir des jeux d'écriture qui puissent se passer d'une institution et d'une organisation qui certifie, garantit et procède à ces écritures ?

² L'université de la Singularité a été fondée en 2009 sous l'impulsion de Ray Kurzweil, Google et la Nasa et porte l'utopie d'une fusion croissante entre l'homme et la machine jusqu'à abolir la maladie et le vieillissement. Elle revendique une approche transdisciplinaire, recouvrant les dernières avancées des technologies émergentes dites NBIC pour Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique (Intelligence artificielle) et Sciences Cognitives. « *Seules ces technologies en évolution rapide ont la capacité de répondre aux grands défis de l'humanité, allant de l'énergie et de l'environnement aux maladies et à la pauvreté* » a ainsi affirmé Ray Kurzweil lors de la présentation de cette université.

³ On n'est plus dans l'architecture typique du web, client – serveur, où le client fait des requêtes au serveur et le serveur (r)envoie une réponse au client.



La blockchain, c'est-à-dire l'infrastructure technologique qui sous-tend le bitcoin, permet de passer d'un livre de compte centralisé, « au milieu », hébergé, validé et certifié par une institution – tiers de confiance, à une organisation distribuée, en réseau. Une architecture, donc, où tous les « nœuds » de réseau sont à la fois client et serveur, nœud central et utilisateur, et où le livre de compte est présent sur le device de toutes les parties prenantes, aucune d'entre elles n'étant désormais plus importante ou plus centrale qu'une autre.

Tous ceux qui participent aux écritures, qui veulent faire des transactions, ont, typiquement sur leur ordinateur, comme dans le cas du bitcoin ou de la blockchain, le livre de compte de l'ensemble des transactions qui ont été émises depuis l'origine, c'est-à-dire depuis la première transaction du bitcoin en janvier 2009, avec le premier bloc de transaction « Genesis » (créé le 3 janvier 2009).

Si on veut rentrer sur la blockchain pour pouvoir faire des achats en bitcoin ou recevoir de l'argent en bitcoin par exemple, la première chose que l'on doit faire est de télécharger le livre de compte que tout le monde a et qui contient l'ensemble des transactions (le poids structurellement croissant de ce fichier numérique pose d'autant plus problème que c'est un problème de conception : le nombre de transactions augmentant, le fichier devient de plus en plus lourd, il pèse aujourd'hui près de 60 Go).

Avec la blockchain, le fait qu'une transaction soit acceptée ou rejetée est le fruit d'un consensus distribué et non d'une institution centralisée.

Du web à la blockchain :

D'une infrastructure distribuée de publication à une infrastructure distribuée de certification

Fondamentalement, le web est avant tout une technologie de publication décentralisée, c'est à dire une technologie qui permet de porter une information à la connaissance du public, de « rendre public ». Et parce que c'est une technologie de « rendu public », elle modifie l'espace public (qui est par définition même toujours déterminé par l'évolution des technologies de publication, depuis la loi gravée à Athènes en passant par la révolution de l'imprimerie, de l'analogique puis aujourd'hui du numérique). Wikileaks est un bon exemple : la publication de messages confidentiels grâce à cet instrument / cette technologie de publication distribuée qu'est le web oblige les Etats-Unis à revoir totalement leur processus diplomatique. L'impact du web s'explique / existe d'abord parce que c'est une technologie de publication, et donc de modification de l'espace public.

Le web est aussi bien sûr un protocole (http - HyperText Transfert Protocole) et une technologie de transfert, mais qui atteint ses limites dès lors que ces transferts doivent donner lieu à des transactions certifiées et sécurisées. Le web ne sait pas faire sans « sortir du web » pour faire intervenir des organisations ou des institutions certifiantes centralisées. Même le http nécessite un organisme de certification (Verisign).

D'une automatisation de la relation et de la mise en relation à une automatisation de la transaction

Si le web a permis une automatisation de la relation (et de la mise en relation), la blockchain permet l'automatisation de la transaction, en supprimant les tiers. **La blockchain signe l'avènement d'un réseau numérique décentralisé non plus seulement de transport ou de transfert, mais de transaction.** Elle apporte une automatisation distribuée des transactions qui peut rendre caduque toutes les formes d'organisations ou d'institutions qui se posent en tiers de confiance ou de certification dans un contexte « transactionnel » (droits, propriété, bien, argent, vote, etc.), ce qui place... toute l'économie traditionnelle de la transaction en porte à faux (les « industries » traditionnelles comme celles qui les ont « court-circuité », Uber, Airbnb, twitter, paypal, etc.).

D'une asymétrie de l'information à une symétrie de l'information qui définit un nouvel espace public, où transparence et anonymat peuvent et savent cohabiter



Avec la blockchain, il n'y a plus d'asymétrie de l'information, parfaitement illustrée par le tableau de De la Tour ci dessus qui donne à voir un jeu de dupes : le jeune noble un peu naïf à droite est en train de se faire avoir par les deux autres joueurs qui échangent un regard de connivence, mais il n'en a pas conscience parce qu'il ne voit pas l'ensemble de la situation et n'a donc pas la même vision de la scène que les tricheurs. Jeu de dupes qui est aujourd'hui à l'œuvre sur le web. Le profiling des géants du web a en effet pour conséquence direct le fait que les internautes ne voient jamais la même chose que leur voisin sur Internet (plus aucun d'entre nous n'a aujourd'hui la même page Google de résultats pour une recherche donnée par exemple). Avec la blockchain, plus de point de vue panoptique privilégié : tout le monde voit la même chose puisque tout le monde a le livre de compte, le registre de toutes les transactions effectuées.

Cette transparence totale et équilibrée permise par la blockchain (toutes les transactions sont publiques, le code est open source et la manière dont la transaction est validée et dont le consensus est obtenu aussi) est une transparence particulière qui garantit l'anonymat. Si on voit bien toutes les transactions, on ne sait pas et on ne peut pas savoir qui est derrière ces transactions. On ne voit qu'un numéro qui fait référence à un autre numéro de compte. Impossible de savoir qui a envoyé de l'argent, qui l'a enregistré, qui l'a récupéré. Des mécanismes cryptographiques assurent la sécurité et la confidentialité des données et un système d'adresses multiples évite le traçage des utilisateurs.